C E R C L E D'E T U D E S C I N E M A T O G R A P H I Q U E S
Saison 2014-2015 – Parcours singuliers

TULPAN

de Sergey Dvortsevoy (1h40)

(Kazakhstan/Allemagne/Suisse, 2008)

Réalisation : Sergey Dvortsevoy. Scénario : Sergey Dvortsevoy et Gennadij Ostrowkij. Photo : Jolanta Dylewska. Montage : Isabel Meier, Petar Markovic. Interprètes : Askhat Kuchinchirekov (Asa), Samal Yeslyamova (Samal, la sœur d'Asa), Ondasyn Besikbasov (Ondas, mari de Samal), Tulepbergen Baisakolov (Boni, ami d'Asa). Durée : 1 h.40'.

Le réalisateur

Sergey Dvortsevoy est né en 1962 à Chimkent (Kazakhstan, alors en URSS). Sa formation est technique : il est diplômé d'un lycée aéronautique en Ukraine et de l'Institut radiotechnique de Novosibirsk. Il entre chez Aeroflot comme ingénieur radio. Mais il s'ennuie et c'est presque par hasard qu'il se tourne vers le cinéma : en 1990, il tombe sur une annonce pour un enseignement supérieur de réalisation et d'écriture de scénarios à Moscou. « Je ne connaissais rien ni aux films ni aux réalisateurs, mais c'était ma chance : je n'étais pas formaté et j'ai compris rapidement ce que je voulais faire ». Il tourne d'abord des documentaires qui rencontrent un grand succès. *Tulpan* est son premier long métrage.

Le film

Une yourte au fin fond des steppes du Kazakhstan. Un paysage vide, un horizon sans fin, sans fond. Un homme, jeune, Asa, de retour de Sakhaline où il a fait son service militaire, dans la marine. Asa, contrairement à d'autres jeunes qui rêvent de la grande ville, souhaite vivre, dans la steppe, une vie conforme à la tradition qu'il connaît. Mais il se trouve alors confronté à un double défi au moment de retrouver la vie civile : pour qu'on lui confie un troupeau, il doit trouver femme dans un pays qui en manque. Mais Tulpan ne veut pas de lui…

Propos du réalisateur

- Vos films ont toujours une forte dimension sociale, mais en même temps, vous réfléchissez beaucoup à la composition d'un plan, à sa valeur esthétique…

J'essaie toujours de trouver de la poésie dans la vie de tous les jours. J'aime regarder, observer la vie. L'essentiel est là. Si vous aimez la vie, vous voyez beaucoup de choses, il faut juste faire attention. Le problème est que la plupart des gens n'aiment

pas la réalité, ils la trouvent sordide, sans intérêt, donc ils la fuient. Ils en ont peur. Moi, au contraire, j'aime la réalité, je l'adore, j'adore simplement la vie.

- Vous ne tournez jamais en vidéo, toujours sur pellicule ?

Je m'interroge beaucoup sur comment filmer, sous quel angle. Je prépare beaucoup plus intensément. Quand c'est de la pellicule, c'est pour de vrai. Vous savez que vous n'avez qu'une prise. Et même si vous pouvez en faire une autre, elle sera différente et ça vous coûtera beaucoup d'argent. Cela vous oblige à plus de rigueur et vous donne une concentration totalement différente. C'est maintenant ou jamais. C'est comme dans la vie, soit on sait que l'on ne vit qu'une fois, soit on prend la vie comme un jeu, sans réfléchir. Faire de la vidéo signifie que vous n'avez pas besoin de vous concentrer. Vous pouvez filmer autant que vous voulez. Tout est possible. La nature humaine est paresseuse.

Commentaires

« Je veux montrer la vie », affirme le réalisateur. Quel magnifique acte de foi en la vie que ce film asséché de poussière, avec ses paysages sans horizons et son quotidien soumis à des gestes millénaires. Sergey Dvortsevoy rejette la distinction entre film de fiction et film documentaire. L'histoire d'Asa qu'il raconte ici pourrait être réelle, celle d'un homme qui veut fonder une famille et travailler. Dans les steppes kazakhes, cela ne va pas de soi ; les jeunes préfèrent aller voir en ville. Quoi de plus compréhensible, en terre inhospitalière, que ce rejet des traditions ?

Geneviève Praplan, in *Ciné-Feuilles* No 589

Absence de direction, absence de sens, voilà le décor désertique avec lequel il faut composer. *Tulpan* se déroule dans la steppe kazakhe, relief plat et herbacé où l'horizon se confond avec une profondeur indéterminée. Ainsi le temps et l'espace paraissent incompressibles, sans objectif pour les humains qui habitent dans cet environnement. A eux seuls, ces critères demandent au cinéaste d'élaborer une mise en scène où il va falloir remplir ce vide. Pas une mince affaire quand le cadre semble ne rien pouvoir fixer, si ce n'est trouver un équilibre avec une ligne d'horizon définitivement droite entre le ciel et la terre. Pourtant Sergey Dvortsevoy réussit à incarner ce lieu en s'accrochant aux mouvements des différentes présences animales et humaines.

Pierre Eisenreich, in *Positif* No 577, de mars 2009